LES CAMARADES
adresseront
TOUT CE QUI CONCERNE
l'anarchie
(rédaction et administration)
à René HEMME
90, Rue des Amandiers, 90
PARIS (20e)

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS

FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un an..... 6 »

ÉTRANGER
Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

NEUVIÈME ANNÉE — 428 | DIX CENTIMES | JEUDI 26 JUIN 1913

LA FORCE

La foule était houleuse...

Ils étaient bien dix mille autour de ce « ring » où deux hommes s'entretuaient...

Ils étaient dix mille, l'œil hagard, la face révulsée, et dehors des milliers d'autres qui n'avaient pu prendre place au spectacle trépignaient d'impatience.

Tous les levains mauvais qui fermentent chez les hommes, toutes les hérédités bestiales, tous les atavismes sanguinaires, s'agitaient frénétiquement dans cette salle de boxe. Et un même souffle brutal, une même pensée de meurtre animaient le public des places à cent francs et les titis de l'amphithéâtre.

Les classes sociales montraient une fois de plus ce qu'elles ont de factice et d'éphémère : des mentalités semblables déterminaient des gestes identiques.

La foule était houleuse...

Et les malheureux que l'appât du lucre et la cruauté de leurs contemporains avaient amené là, consciencieusement, se martelaient la figure. Des poings s'abattaient sur les visages avec des forces de catapultes, des bouches grimaçaient de souffrance, des yeux enflaient sous des tumeurs sanguinolentes, du sang ruisselait sur les torses nus. Soudain, l'un d'eux trébucha ; un « swing » puissant lui avait abîmé la mâchoire, mais il se releva, crachant ses dents ; un coup au cœur le fit retomber, les yeux fous ; le chronométreur comptait les secondes. Un effort de volonté le redressa avant le time final. Il reprit le combat en titubant, mais l'autre, sans pitié, multipliait les attaques. Il s'effondra enfin comme un bœuf assommé, comme une pauvre loque meurtrie, comme une chose morte...

Alors, ce fut du délire...

Des femmes se trouvèrent mal, des enthousiasmes éclatèrent, des hystéries brisèrent les cadres étroits des conventions, la brute humaine se rua...

Il en est qui croient à la foule. Qu'ils l'observent donc quand rien ne la retient, quand ses passions se donnent libre cours.

Qu'ils l'examinent aux combats de coqs du Nord, aux corridas du Midi, au vélodrome, à la ménagerie, aux matchs de boxe ou devant les guillotines. Partout le sang l'attire, le meurtre la fascine. Il faut que les coqs dropés soient féroces ; il faut que les yeux soient arrachés, que les corps pantèlent. Il faut que le taureau soit mis à mort, que les chevaux soient éventrés. Il faut que les motocyclettes, que les monstres à pétrole fassent, à chaque virage, passer des frissons de peur et de sauvage volupté.

— Si un pneu pouvait éclater, si l'on pouvait voir un bel accident !

Il faut que le belluaire mette sa tête dans la gueule du lion.

— Si l'animal pouvait manger l'homme, quel merveilleux spectacle !

Il faut que les boxeurs soient habiles et violents, que les paupières se crèvent, que les dents se cassent, que les nez ruissellent ; il lui faut des knock-out à cette foule, des combats sans merci, de l'émotion. Il faut que les guillotines fonctionnent pour qu'on aille chanter autour. Il faut que des têtes roulent, que du sang gicle...

Ah ! les flatteurs de la foule, comme ils sont criminels ! Ah ! ceux qui la cajolent, qui la flattent, qui la caressent, quelle détestable besogne ils font !

Il faut aller à elle avec des fouets, et des triques ; il faut sans répit et sans trêve cingler ses veuleries, cravacher ses lâchetés. Il faut sans crainte et sans faux respect arracher les masques et hurler les vérités. Il faut que sous la virulence de notre verbe, les êtres tressaillent et se ressaisissent. Il faut que sous la clarté de notre logique les hommes, partis de la bestialité ancestrale, s'éveillent aux lumières de l'esprit et sentent sourdre en eux les germes de leur humanité.

Il faut que nous soyons des forts.

Mais qu'est-ce donc qu'être fort ? Etre fort ne consiste pas à posséder des muscles redoutables et un cerveau de poupée, des bras robustes et des jambes grêles, une intelligence éveillée et une poitrine rétrécie, une faculté brillante et un ensemble médiocre.

Etre fort, ce n'est pas être un champion, ce n'est pas être un génie. Etre fort, c'est être équilibré, c'est être harmonique.

Je veux être fort, et je ne veux point exercer certaines parties de mon individu au détriment des autres. Je veux jouir de tous les sens, de tous les attributs dont la nature m'a doué.

Je veux que mes biceps soient puissants, que les muscles de mes épaules ne le cèdent en rien à ceux de mes cuisses.

Je veux que ma poitrine soit large pour que l'oxygène y pénètre à flots et vienne donner à mes cellules une vie active et riche. Je veux que mes narines distinguent les plus subtiles odeurs et s'en délectent, que mon palais apprécie la saveur des mets et s'en réjouisse, que mes mains sachent palper les formes harmonieuses et les apprécient, que ma chair frisonne aux contacts voluptueux, que mes yeux rayonnent des lumières douces, des beautés, que mon tympan vibre aux musiques langoureuses, rythmiques et suaves.

Je veux que mon cerveau s'éclaire au charme du savoir, aux joies de la pensée.

Je veux tout connaître et tout vivre. Je veux tout, parce que je peux tout.

Les cérébraux anémiques ne connaîtront point les voluptés physiques, ils ne sauront point la joie de mouvoir leurs membres en des mouvements rythmiques, de dépenser la vitalité de leurs muscles en des efforts puissants. Ils ne sauront point les labeurs féconds, ils ne sauront point la douceur de l'eau pure car ils n'auront pas soif, la saveur des victuailles car ils n'auront pas faim. Ils ne sauront point les ardeurs de la chair...

Leur sensibilité exacerbée pourra connaître d'autres délices, mais ils ne seront pas des forts.

Les forts sont complets, intégraux. La force n'est pas en le Goliath colossal qu'un David peut écraser. Elle n'est pas en le savant absorbé toute sa vie sur le même problème. Ceux-là possèdent des forces, mais ils ne sont pas des forts, car ils sont incomplets et inéquilibrés.

L'anarchiste sera fort.

Il pratiquera les exercices rationnels qui développent le corps, qui donnent l'harmonie des formes ; il pratiquera l'hygiène qui facilite les échanges gazeux et augmente l'intensité des fonctions ; il accumulera en son cerveau les matériaux solides qui le rendront apte à élaborer les idées saines ; il nourrira son esprit raisonnablement, comme son corps. Il vivra intensément.

L'anarchiste sera fort.

Les foules incohérentes et sauvages ne pourront rien contre lui. Il s'éloignera d'elles ou les déterminera dans son sens.

La force des foules n'est qu'apparente ; leurs éléments sont faibles et la vraie force les domine.

L'anarchiste sera fort.

Et les déchets sociaux débarrasseront sa route, comme les scories, ses artères.

Il vivra dans la société, mais contre elle, et il triomphera, car la vie est un rapport de forces où les énergies les plus grandes ne sauraient être vaincues.

Les mots de droit, de liberté, de justice sont vains ; seule, la force existe.

Et l'anarchiste sera fort.

MAURICIUS.

PIQÛRES D'AIGUILLES

0 fr. 25 le 100, franco 0 fr. 30
2 fr. » le 1000, — 2 fr. 50

Il y a cinquante textes différents et la plupart inédits.

Pour faire réfléchir

Pauvres êtres, qui pourriez être si heureux s'il vous était permis de gambader à votre guise ! Il faut que vous dansiez au son de la serinette des pédagogues et des montreurs d'ours et que vous appreniez à faire des tours dont vous n'eussiez jamais de la vie senti le besoin. Cela ne finit-il pas par vous révolter, de voir qu'on vous prend toujours pour autre chose que ce que vous voulez paraître ? Non ! Vous répétez mécaniquement la question qu'on vous a soufflée : « A quoi suis-je appelé ? Quel est mon devoir *? » Et il suffit que vous posiez la question pour qu'aussitôt la réponse s'impose à vous : vous vous ordonnez ce que vous devez faire, vous vous tracez une vocation, ou vous vous donnez les ordres et vous vous imposez la vocation que l'Esprit a d'avance prescrit. Par rapport à la volonté, cela peut s'énoncer ainsi : Je veux ce que je dois.*

Un homme n'est « appelé » à rien ; il n'a pas plus de « devoir » et de « vocation » que n'en ont une plante ou un animal.

MAX STIRNER.

LE SUFFRAGE DES FEMMES

Nous nous vantons, nous nous glorifions de l'état d'avancement des sciences et du progrès. N'est-ce pas étrange alors que nous sommes encore dans l'adoration des fétiches ? Nos fétiches ont une substance et une forme différentes, il est vrai ; leur pouvoir sur l'esprit humain est tout aussi désastreux que celui des dieux d'antan.

Notre fétiche moderne est le suffrage universel. Ceux qui ne le possèdent pas encore combattent et font des révolutions sanglantes pour l'obtenir (1). Ceux qui jouissent de son règne font de lourds sacrifices à l'autel de sa divinité omnipotente. Malheur aux hérétiques qui osent douter de cette divinité !

La femme, plus encore que l'homme, est adoratrice des fétiches, et quoique ses idoles puissent changer, elle est toujours à genoux, toujours élevant ses mains, toujours aveugle au fait que son Dieu a des pieds d'argile. Ainsi elle est le plus grand soutien de toutes les déités depuis un temps immémorial. Aussi elle a eu à payer le prix que seuls les dieux peuvent exiger : sa liberté, le sang de son cœur, sa vie même.

La maxime mémorable de Nietzsche : « Quand vous allez à la femme, prenez le fouet », est considérée comme très brutale. Cependant Nietzsche exprime dans cette phrase l'attitude de la femme envers ses dieux. C'est elle qui recherche le fouet.

La religion, spécialement la religion chrétienne, a condamné la femme à la vie inférieure de l'esclave. Elle a contrecarré sa nature et enchaîné son âme. Malgré cela, cette religion n'a pas de plus grand soutien, pas de plus dévoué partisan que la femme. En vérité, on peut dire avec certitude que la religion aurait depuis longtemps cessé d'être un facteur dans la vie des peuples sans l'appui qu'elle reçoit de la femme. Les plus ardents ouvriers de l'église, les plus infatigables missionnaires dans le monde entier, sont femmes, toujours sacrifiant sur l'autel des dieux qui ont enchaîné leur esprit et asservi leur corps.

Ce monstre insatiable, la guerre, dépouille la femme de tout ce qui lui est cher et précieux. Elle lui prend ses frères, ses amants et ses fils, et en retour lui donne une vie de désespoir et de solitude. Pourtant, le plus grand défenseur et adorateur de la guerre est la femme. C'est elle qui inculque l'amour de la conquête et du pouvoir à ses enfants ; c'est elle qui murmure les gloires de la guerre aux oreilles de ses petits, et qui calme son bébé au son des trompettes et au bruit des fusils. C'est elle aussi qui couronne le vainqueur au retour du champ de bataille.

Puis, il y a le foyer conjugal. Quel terrible fétiche ! Combien cette prison moderne avec des barreaux dorés sape l'énergie vitale de la femme ! Ses aspects brillants l'empêchent de voir le prix qu'elle a à payer comme épouse, mère et ménagère. Pourtant, elle se cramponne avec ténacité au foyer, au pouvoir marital qui la tient en asservissement.

On peut dire que la femme désire le suffrage pour se libérer, parce qu'elle reconnaît le terrible péage qu'elle doit verser à l'église, à l'état et au foyer. Ce peut être vrai pour quelques unités, mais la majorité des suffragettes répudient entièrement un tel blasphème. Au contraire, elles affirment toujours que c'est le suffrage des femmes qui fera d'elles de meilleures chrétiennes et femmes d'intérieur, de dévouées citoyennes de l'état. Ainsi, le suffrage est seulement un moyen de fortifier l'omnipotence des dieux même que la femme a servi depuis un temps immémorial.

(*à suivre*) Emma GOLDMAN.

(Traduction de E. Green).

(1) La grève générale belge est le fait le plus récent qui justifie cette phrase.

La patrie en danger !

L'attaque brusquée du Monténégro contre la Turquie déchaîna la guerre des Balkans.

Le croissant vaincu par la croix, dans une lutte plus diplomatique que guerrière, s'est retiré de l'Europe pour ne prédominer que dans l'Asie. Ce changement territorial oriental détruisit le statu quo tant prôné pour le maintien de la paix en Europe, et motiva les mobilisations de l'Autriche-Hongrie et de la Russie durant de longs mois, faisant peser de ce fait l'émouvante inquiétude d'une conflagration européenne.

Le ciel diplomatique de l'Europe n'est plus si nuageux, mais la puissance morale de la Russie accrue par les conquêtes territoriales des peuples slaves des Balkans, oblige les pays confédérés de l'Allemagne, aujourd'hui homogènes, à renforcer leur puissance militaire.

Et au-delà des Vosges, la propagande militariste à outrance va s'intensifiant en affirmant « que la notion de la lutte décisive, soit le fond des pensées, et que par la parole, les écrits, on fasse en sorte que l'amour passionné de la patrie, la résolution de ne pas fuir les plus dures épreuves, le renoncement personnel et la résignation sereine vis-à-vis des plus grands sacrifices, soient sans cesse dans nos cœurs » (1)

Cet apostolat de la nouvelle religion : la patrie, rend nos Germains à l'allure si pondérée, d'une nervosité vraiment chevaleresque. Les incidents de Nancy, encore présents à la mémoire, en sont la preuve évidente. Soyons persuadés qu'une guerre éclatera entre la France et l'Allemagne à la suite d'incidents aussi futiles que ceux cités plus haut, parce que les religieux patriotards, aveuglés par le préjugé de la haine héréditaire, auront perdu leur sang-froid dans des moments d'hallucination et d'aberration mentale.

Heureusement que cette propagande est contrebalancée par la profusion discrète d'écrits antimilitaristes et antipatriotes, et l'ex-*Révolté*, journal communiste-anarchiste de Liége nous donnait la traduction des tracts et circulaires répandus dans les casernes allemandes, lesquels exposaient méthodiquement les moyens techniques de détruire la mobilisation en cas de guerre, ou tout au moins d'en atténuer la rapidité.

La propagande antimilitariste en Allemagne ne fut jamais aussi ouverte qu'en France, mais combien plus sérieuse et plus tenace.

Il est évident que la presse ne souffle mot de la découverte de ces tracts et manifestes nettement antimilitaristes.

Par contre elle mène grand tapage autour du patriotisme internationaliste — ces deux mots ont une signification diamétralement opposée — des socialistes démocrates teutons et du pacifisme formaliste des bourgeois libéraux.

Les conservateurs protestants et catholiques proclament leur foi dans la vertu du sabre et délaissent la parole du Christ, qu'ils adorent théoriquement : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Fais aux autres ce que tu voudrais que l'on te fît à toi-même dans des circonstances analogues.

L'évangile puise sa force dans l'expression sentimentale d'une vertu idéale, et lorsque l'on adopte le sentimentalisme chrétien, l'on repousse le sentimentalisme pacifiste, « car les projets du pacifisme sont fort beaux, mais ils sont nés d'une erreur, de la méconnaissance de la réalité, et les erreurs d'un bon cœur sont les plus dangereuses. On aura beau convenir que les sacrifices que font les nations pour perfectionner leur organisation militaire pèsent lourdement sur elles, il n'y a rien à faire... » (2).

Pardon, il n'y aura qu'à accroître les charges militaires comme impôts et comme hommes. Retirez les bras nécessaires à l'industrie et à l'agriculture pour apprendre le métier des armes.

Voilà la morale qui se dégage de la nouvelle religion : la Patrie.

***

Le conflit des Balkans eut la même répercussion en France et en Allemagne ; les milliards de nos capitalistes français engagés dans la Turquie d'Europe et d'Asie obligèrent notre gouvernement à s'occuper des résultats de cette récente guerre.

Notre voisine de l'Est augmentant ses effectifs et perfectionnant le matériel de guerre, donna le prétexte, faux ou véritable, au gouvernement français, de rétablir la loi de trois ans pour l'augmentation des effectifs de l'armée française.

Le vote de cette loi par la majorité du Parlement est un véritable retour en arrière ; notre république de même que les royautés et les empires subissent une période de régression, indigne de toute civilisation.

De cette folie militariste résultera-t-il la guerre ?

La question se pose avec anxiété, car les anarchistes en seraient, selon toutes probabilités, les premières victimes.

Notre instinct de conservation, notre égoïsme bien compris, notre désir de la perfectibilité humaine, notre aspiration aux joies saines, la recherche de notre bonheur sont autant de motifs qui nous font repousser la barbarie moderne de tout militarisme : militarisme de caserne, ou militarisme populaire, autrement dit, l'armée de métier, remplacée par les milices.

Les républicains de toutes les tendances, de même que les socialistes patriotes, entonnent un hosanna en faveur du patriotisme.

L'écho du parlement nous répète par la voix de Barthou, de Méline-pain-cher, également par la voix du général Pédoya du service de deux ans, ainsi que par les palabres du citoyen Jaurès, — la Patrie est en danger...

Et bien ! puisque notre patrie est en danger, et que les prolétaires, électeurs de M. Jaurès sont possesseurs de verreries, de mines, de métallurgies, des moyens de transports, et goûtent de ce fait le bien-être matériel, les jouissances esthétiques et artistiques et littéraires ; qu'ils ont un patrimoine scientifique, une langue homogène et nationale, — on parle bien un peu le basque dans le Languedoc, le breton dans la Bretagne, mais bast ! ces choses ont si peu d'importance, — des mœurs cent fois séculaires, à défendre contre l'envahisseur, l'on peut bien être soldat depuis quinze ans jusqu'à cinquante ans, courir à la frontière le fusil sur l'épaule, à côté des directeurs de banques et de houillères, des politiciens, des rentiers, etc, électeurs de M.M. Barthou et Pédoya.

Béni soit ce jour là, car la paix sociale règnera à l'intérieur du pays ; bourgeois comme prolétaires, élus comme électeurs, officiers comme soldats, accompliront leurs devoirs, et chacun oubliera ses droits et ses rancœurs...

La Patrie est en danger... Les canons cracheront la mort impitoyablement, les villes et les villages seront incendiés, les femmes et les filles violentées par les brutes ivres de sang et de carnage, les récoltes détruites, les champs encombrés de cadavres et de mourants pendant que les corbeaux croasseront et que les vautours s'abatteront pour se repaître de la pourriture humaine...

La Patrie est en danger ! Allez abrutis, fièrement, héroïquement vous immoler à cette nouvelle déesse, vous n'êtes dignes que de cette destinée...

La Patrie est en danger... simultanément des deux côtés des Vosges.

Jules BLUETTE.

(1 et 2) « La nation armée », par von der Goltz.

CROQUIS DE LA RUE

BOURRIQUE

La débauche a creusé des profondes ravines
Dans son masque chafouin de bélître parfait
Et tordu ses doigts lourds, qui n'ont jamais rien fait
Que gratter la hideur de ses formes bovines.

A ses yeux clignotants, à sa voix qui s'avine
De taverne en comptoir et d'auberge en café,
Quoi qu'il fasse, en la peau du quidam mal coiffé,
Répugnant et grossier, l'argousin se devine.

L'argousin se devine et s'affirme si bien
Qu'en voyant à la nuit sur les mails plantés d'ormes,
Panteler dans l'étau de ses pattes difformes

Et contraint de subir ses caprices de chien,
Le souillon qu'ici-bas la misère enlinceule,
J'aurais vraiment plaisir à lui casser la gueule !

Eugène BIZEAU.

Contre réception d'une feuille de colis postal 3, 5, 10 kgr, enverrons un paquet d'invendus. Mieux vaut les distribuer que de les vendre au poids du papier, car ils nous encombrent.

Pour prendre date.

Nous organisons pour le dimanche 6 Juillet, une ballade à Ris-Orangis, sur les bords de la Seine. Nous donnerons tous les détails ainsi que le programme dans le prochain numéro.

Que les copains en prennent bonne note.

LA LIBERTÉ

— Combien je vous comprends peu, me dit-il, de médire de la République, n'appréciez-vous pas l'extrême liberté qui en émane ?

— Sans doute, mais...

— Ainsi moi qui vous parle, Monsieur, j'ai l'absolue conscience de mon entière liberté. Je suis pourtant né de parents modestes, mon père était cantonnier, sous d'autres régimes, j'eusse été immédiatement assimilé à un serf, et fusse devenu la propriété d'un quelconque seigneur.

Tandis que grâce à la République, Monsieur, quoique d'origine pauvre, je naquis citoyen libre. Au lieu d'être assimilé à une bête de somme, je choisis librement ma profession, ou plutôt mon père choisit librement pour moi le patron qui devait vivre de mon travail. J'étais très malheureux, Monsieur, au sens matériel du mot, mon salaire était dérisoire et mes charges lourdes, mais lorsque le soir venu, je me regardais dans la glace, je me disais : Voilà un homme libre et cela me rendait fier. A 18 ans, je m'engageai librement dans le régiment qui me plut, et j'appréciai hautement cette liberté qui me permit de faire la campagne de Madagascar et de rapporter cette médaille qui sera l'honneur de toute ma vie.

Je ne vous conterai point les libertés qu'on nous laissa sur les Hovas, les journaux les ont amplement dépeintes. Depuis, Monsieur, je n'ai fait que bénir la République, je suis un employé subalterne et ne touche pas de gros émoluments mais j'ai la conscience d'un honnête homme et la dignité d'un citoyen libre. Autrefois, sous l'empire, on était grugé par une bande d'aristocrates, sortant d'on ne sait où, tandis qu'aujourd'hui nous avons la liberté de choisir nous-mêmes nos maîtres, et si ceux-là déplaisent, d'en changer tous les quatre ans ; n'appréciez-vous pas cet avantage ?

— Grandement.

— Nous avons la liberté de parler, d'écrire, de boire, de fumer, même de nous enivrer si cela nous convient, sauf naturellement dans les cas prévus par la loi, qui est le contrat librement consenti par des citoyens libres.

— Mais, lui dis-je, ne croyez-vous pas que certaines libertés sont assez désagréables, la liberté de coucher sous les ponts par exemple lorsqu'on ne peut payer son terme ?

Il fit une moue dédaigneuse.

— Pour les vagabonds peut-être, les sans abris, les sans travail, les déchets.

— Mais, enfin, répliquai-je un peu en colère, il y a bien des cas, la maladie, le chômage, que sais-je ! qui ne vous laissent d'autre liberté que celle de crever de faim.

— Erreur, monsieur, dit-il sentencieusement, les honnêtes gens n'ont rien à craindre de ces éventualités ; dans ma partie par exemple, il n'y a jamais de chômage, et les gens dont vous parlez sont ceux qui ont fait un mauvais usage de la liberté.

— Mais, enfin, vous qui parlez constamment de liberté, qui êtes-vous donc ?

— Moi, monsieur, je suis gardien de prison.

MIMI.

S'il est loisible de manger chair !

Une des preuves que le goût de la viande n'est pas naturel à l'homme est l'indifférence que les enfants ont pour ce mets-là, et la préférence qu'ils donnent tous à des nourritures végétales.

Il importe surtout de ne pas dénaturer ce goût primitif et de ne point rendre les enfants carnassiers, autant pour leur santé que pour le caractère, car de quelque manière qu'on explique l'expérience, il est certain que les grands mangeurs de viande sont en général cruels et féroces, plus que les autres hommes ; cette observation est de tous les lieux et de tous les temps. La barbarie anglaise est connue ; les Gaures, au contraire, sont les plus doux des hommes. Les grands scélérats s'enduraient au meurtre en buvant du sang.

Homère fait des Cyclopes, mangeurs de chair, des hommes affreux, et des Lotophages un peuple si aimable, qu'aussitôt qu'on avait essayé de leur commerce, on oubliait jusqu'à son pays pour vivre avec eux.

« Tu me demandes, disait Plutarque (1) pourquoi Pythagore s'abstenait de manger de la chair des bêtes ; mais moi, je te demande au contraire quel courage eut le premier homme qui approcha de sa bouche une chair meurtrie, qui brisa de sa dent les os d'une bête expirante, qui fit servir devant lui des corps morts, des cadavres et engloutit dans son estomac des membres qui, le moment d'auparavant bêlaient, mugissaient, marchaient et voyaient. Comment sa main put-elle enfoncer un fer dans le cœur d'un être sensible ? comment ses yeux purent-ils supporter un meurtre ? comment put-il voir saigner, écorcher, démembrer un pauvre animal sans défense ? comment put-il supporter l'aspect des chairs pantelantes ? comment leur odeur ne lui fit-elle pas soulever le cœur ? comment ne fut il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il vint à manier l'ordure de ces blessures, à nettoyer le sang noir et figé qui les couvrait ?

„Les peaux rampaient sur la terre, écorchée,
Les chairs au feu mugissaient embrochées,
L'homme ne put les manger sans frémir
Et dans son sein les entendait gémir."

Voilà ce qu'il dut imaginer et sentir la première fois qu'il surmonta la nature pour faire cet horrible repas, la première fois qu'il eut faim d'une bête en vie, qu'il voulut se nourrir d'un animal qui paissait encore, et qu'il dit comment il fallait égorger, dépecer, cuire la brebis qui lui léchait les mains. C'est de ceux qui commencèrent ces cruels festins et non de ceux qui les quittent qu'on a lieu de s'étonner ; encore ces premiers-là pourraient-ils justifier leur barbarie par des excuses qui manquent à la nôtre, et dont le défaut nous rend cent fois plus barbares qu'eux.

« Mortels bien aimés des dieux, nous diraient ces premiers hommes, comparez les temps, voyez combien vous êtes heureux et combien nous étions misérables ! La terre nouvellement formée et l'air chargé de vapeur était encore indocile à l'ordre des saisons, le cours incertain des fleuves dégradait leurs rives de toutes parts ; des étangs, des lacs, de profonds marécages inondaient les trois quarts de la surface du monde ; l'autre quart était de bois et de forêts stériles. La terre ne produisait nuls bons fruits, nous n'avions nuls instruments de labourage, nous ignorions l'art de nous en servir et le temps de la moisson ne venait jamais pour nous qui ne savions point semer. Ainsi la faim ne nous quittait pas. L'hiver la mousse et l'écorce des arbres étaient nos mets ordinaires. Quelques racines vertes de chiendent et de bruyère étaient pour nous un régal, et quand les hommes avaient pu trouver des faînes, des noix ou du gland, ils en dansaient autour d'un chêne ou d'un hêtre au son de quelque chanson rustique, appelant la terre leur nourrice et leur mère ; c'était là leur seule fête, c'était leur unique jeu ; tout le reste de la vie humaine n'était que douleur, peine et misère.

» Enfin, quand la terre dépouillée et nue ne nous offrait plus rien, forcé d'outrager la nature pour nous conserver, nous mangeâmes les compagnons de notre misère, plutôt que de périr avec eux. Mais vous, hommes cruels, qui vous force à verser du sang ? Voyez quelle affluence de biens vous environne ! combien de fruits vous produit la terre, que de richesse vous donnent les

(1) Tout ce morceau est une traduction libre du commencement du traité *S'il est loisible de manger chair*, de Plutarque.

champs et les vignes ! Que d'animaux vous offrent leur lait pour vous nourrir et leur toison pour vous habiller ! Que leur demandez-vous de plus ? et quelle rage vous porte à commettre tant de meurtres, rassasiés de biens et regorgeant de vivres ? Pourquoi mentez-vous contre notre mère en l'accusant de ne pouvoir vous nourrir ? Pourquoi pêchez-vous contre Cérès, inventrice des saintes lois, et contre le gracieux Bacchus, consolateur des hommes ? comme si leurs dons prodigués ne suffisaient pas à la conservation du genre humain ! Comment avez-vous le cœur de mêler avec vos doux fruits des ossements sur vos tables et de manger avec le lait le sang des bêtes qui vous le donnent ? Les panthères et les lions que vous appelez bêtes féroces, suivent leur instinct par force et tuent les autres animaux pour vivre. Mais vous, cent fois plus féroces qu'elles, vous combattez l'instinct sans nécessité pour vous livrer à vos cruelles délices. Les animaux que vous mangez ne sont pas ceux qui mangent les autres ; vous ne les mangez pas ces animaux carnassiers, vous les imitez ; vous n'avez faim que des bêtes innocentes et douces qui ne font de mal à personne, qui s'attachent à vous, qui vous servent et que vous dévorez pour prix de leurs services.

« O meurtrier contre nature ! si tu t'obstines à soutenir qu'elle t'a fait pour dévorer tes semblables, des êtres de chair et d'os, sensibles et vivants comme toi, étouffe donc l'horreur qu'elle t'inspire pour ces affreux repas : tue les animaux toi-même, je dis de tes propres mains, sans ferrements, sans coutelas ; déchire-les avec tes ongles, comme font les lions et les ours ; mords ce bœuf et mets-le en pièce ; enfonce tes griffes dans sa peau ; mange cet agneau tout vif, dévore ses chairs toutes chaudes, bois son âme avec son sang. Tu frémis ! tu n'oses sentir palpiter sous ta dent une chair vivante ! Homme pitoyable ! tu commences par tuer l'animal, et puis tu le manges, comme pour le faire mourrir deux fois. Ce n'est pas assez : la chair morte te répugne encore, tes entrailles ne peuvent la supporter ; il la faut transformer par le feu, la bouillir, la rôtir, l'assaisonner de drogues qui la déguisent, il te faut des charcutiers, des cuisiniers, des rôtisseurs, des gens pour t'ôter l'horreur du meurtre et t'habiller des corps morts, afin que le sens du goût, trompé par ces déguisements, ne rejette point ce qui lui est étrange, et savoure avec plaisir des cadavres dont l'œil même eut peine à voir souffrir l'aspect ! »

R.

Le culte de la Charogne

d'Albert LIBERTAD

5 cent. l'exempl. — 2 fr. le cent franco

Flics, soldats et ouvriers

Dans la lutte engagée contre leurs exploiteurs, les ouvriers se heurtent journellement aux forces coercitives que leur veulerie et leur inconscience mettent au service de leurs ennemis. En effet, si les détenteurs du capital social peuvent trouver encore des défenseurs de leurs privilèges, c'est uniquement grâce à l'ignorance, à l'abrutissement de la classe ouvrière.

Ce n'est pas dans la classe bourgeoise que sont recrutés les flics, les soldats et autres souteneurs de cette organisation sociale qui prétend régir nos actes et nos idées.

C'est bien la masse prolétarienne qui, parvenue à un tel état de dégénérescence, fournit ces individus qui ne comprennent même pas qu'ils fabriquent eux-mêmes les armes qui serviront à les frapper sans pitié.

Qu'ont-ils à reprocher aux bourriques policières, lorsqu'eux aussi sont toujours prêts à moucharder leurs camarades d'atelier, ou quand ils emploient la violence contre un individu qui ne pensera pas ou qui n'agira pas comme eux ?

Quelle différence y a-t-il entre le flic qui arrête un individu quelconque et les honnêtes prolos qui se lanceront à la poursuite d'un malheureux ayant perdu la notion de propriété ou qui prêteront leur concours pour l'arrestation de quelque réfractaire coupable de s'être vengé de quelque iniquité sociale ?

Leur mentalité est tellement superficielle et illogique qu'ils admettent l'utilité de la police, à condition qu'elle ne s'exerce que contre les apaches et les voleurs, ainsi que contre les anarchistes, cet autre fléau social ! Mais ils ne cherchent pas à savoir quelles causes peuvent pousser les malfaiteurs à la révolte, consciente ou inconciente. En un mot, ils s'insurgent contre le pouvoir établi, lorsqu'il fonctionne contre eux — arbitrairement à leur avis — mais le cas échéant, ils sanctionnent les lois et collaborent à leur application... au détriment d'autrui !

Par conséquent, flics, soldats et ouvriers, sont imbus des mêmes sottises, des mêmes préjugés et capables des mêmes brutalités. Ils ne m'intéressent pas plus les uns que les autres, puisque je les trouve sur ma route et puisqu'ils m'empêchent de vivre librement, selon mes désirs.

Ce n'est qu'avec des individus conscients et vraiment désireux de s'affranchir de toutes les oppressions que je puis faire acte de solidarité et de camaraderie et œuvrer pour la destruction de l'autorité qui annihile notre individualité.

Quant aux autres, les plaintes qu'il font entendre et les coups qu'ils échangent comme des imbéciles ne doivent nullement nous émouvoir. S'ils sont trop alcooliques, trop brutes et trop avachis pour aspirer à devenir des hommes libres, tant pis pour eux, cela ne doit pas nous empêcher de continuer avec ardeur notre travail de libération individuelle et de démolition sociale.

H. H.

L'Anarchiste et la Foule

Je hais l'homme soumis qui s'incline et qui prie,
La brute qui massacre au nom d'une patrie ;
Je hais la foule bête, cerveaux dont la pensée
A nos songes sublimes jamais ne s'est haussée.
Nos songes pour ces êtres qui sont des riens [stupides,
Jamais sur leur visage ne creuseront ces rides,
Dévoilant le génie des fronts qu'elles flétrissent.
Leur mot est : jouissons. Eh bien, mais qu'ils [jouissent !
Qu'ils mangent goulûment, oublient dans le [tonneau
L'obscure intelligence de leur étroit cerveau !
Mais nous, libres penseurs, du commun détachés,
Sur le gouffre *Inconnu* nous resterons penchés.
Nous sonderons l'abîme, cachant de la nature
Les rouages secrets de sa belle structure ;
Puis nous voudrons connaître, nous, hommes [audacieux,
L'endroit sombre où se cachent les Satans et [les dieux.
Je sais qu'on nous dénomme « féroces anar- [chistes.
Qu'on nous flétrit du nom de « bêtes utopistes ».
Que nous importe à nous
Que quelques vils esclaves insultent nos idées !
Devant un supérieur, maître de leurs pensées,
Ils ploieront les genoux.
Au nom d'une Patrie, ils iront égorger
Des hommes qui, comme eux, pour vivre ont à [lutter.
Aveugles sont les yeux
De la foule abrutie qui se laisse mener
Par de prêtres infâmes qui les envoient tuer
En leur montrant les cieux !
Un régime meilleur, n'est encore qu'un mythe
Pour le front éclairé d'un homme qui médite.
« Renversons les frontières,
Dit-il, et du bien-être rêvé, nous approchons [nos pas »,
Mais la foule, aux mains jointes, sourde, ne [l'entend pas,
Et gueule des prières.
N'est-il rien de plus doux, ô frères d'anarchie,
Que de renier le monde et de vivre sa vie,
Et puis d'être insulté,
D'être traité en lâche et presqu'en malfaiteur,
Par des gens asservis, par un peuple menteur,
Par un peuple sans liberté !

SANS-DOGME.

NOTES D'INDIVIDUALISME

Claude TILLIER

Si l'écrivain individualiste est celui qui dit ce qu'il pense, par souci d'art, sans peur des appréciations de la foule ; si c'est le sincère pour lequel un livre est l'expression d'une individualité : certes, Claude Tillier fut un individualiste. Il le fut, ce rude homme du début du siècle dernier, qui souffrit la faim, la misère, qui souffrit dans ses affections pour vivre sa vie, qu'il voulait indépendante et fière.

Des pontifes de la littérature il se moqua toujours et il a écrit :

« Il n'y a pour les philosophes d'autre public que les hommes qui pensent et qui raisonnent. »

Les difficultés que la tourbe paysanne et bourgeoise politique lui suscitèrent exacerbèrent son tempérament combatif et firent de lui un lutteur de la plume qui égratigna sans relâche ses ennemis : ceux de la liberté, de la joie, de la vérité scientifique. Mais s'offrir sans armure aux coups de la société mauvaise c'est faire œuvre inutile.

C. Tillier choisit une armure littéraire : le paradoxe et l'ironie. Ironie, fougue et par dessus tout fierté, caractérisent la valeur de son chef-d'œuvre, du roman « Mon oncle Benjamin (1).

Sans conteste, le héros de l'œuvre, son oncle Benjamin, est l'interprète des pensées profondes de Tillier ; Benjamin déteste, en s'en moquant, les foules crédules, gobeuses de toutes les charlataneries ; méchantes et lâches quand elles sont nombreuses contre un plus faible. Il est l'ami de tous les vagabonds en rupture de ban avec la société. Il est l'ennemi de tous les dogmes, parce qu'ils sont irrationnels, qu'ils abrutissent le peuple, dont la servitude est devenue l'état normal et parce que leurs manifestations chez autrui gênent sa vie libre ; et pour lui, « la liberté de l'homme c'est de ne faire que ce qui lui convient ». Il est l'ennemi de l'autorité parce qu'elle condamne et punit ce que le bon sens de chacun fait voir comme actions utiles. Il est l'ennemi de l'armée, de la guerre et dit du patriotisme : « c'est un feu de bois vert qui pétille avec grand bruit et ne jette aucune flamme ». S'il est partisan de la famille, il la veut rationnelle : lieu d'éclosion d'individualités, et non lieu d'oppression en ce sens que tout père regarde ses enfants comme des êtres qui doivent contribuer à son bonheur. Néo-malthusien sans le savoir, il se moque des familles nombreuses et constate que les contrées couvertes d'une nombreuse population s'appauvrissent tous les jours.

Il veut penser, car « du pain c'est bon pour empêcher de mourir, mais ce n'est pas bon

(1) "Feuille littéraire", le n° 0 fr. 10.

(8)

ZOÈRE ET NABIH

ROMAN INDIVIDUALISTE INÉDIT

— N'importe, dit Zoère, je sais que le soleil est rempli d'or et je sais que mon âme est de la blancheur des fleurs d'acacia.

— Mais cette fleur, répondit Nabih, est un élément matériel qui sert à l'arbre pour faire ses grains.

— Pour toi, Nabih ; mais pour moi c'est autre chose...

XII

— L'harmonie n'est qu'un rêve, affirma Nabih.

— Pour moi, dit Zoère, l'harmonie est une vie.

— Comment cela ? reprit Nabih. Notre vie se compose d'éléments matériels et spirituels, mais non pas d'harmonie. Peut-être y a t-il de l'harmonie dans l'esprit, et encore n'est ce que grâce à l'éducation.

— Que m'importe l'éducation. Je sens l'harmonie vibrer dans tout mon être, quand je vis, quand je parle, quand je marche et quand je fais tout autre chose qui est dans le domaine de ma vie. Appelle celà douceur de vivre, ou comme il te plaira, mais moi je l'appelle harmonie.

— Je ne te comprends pas Zoère, dit Nabih, tu attaches trop d'importance à ce mot harmonie et aux autres mots de même sens ; moi, quand je pense à la vie, continua Nabih, je vois le monde des choses.

— Moi, dit Zoère, quand je pense à la vie, je sens dans mon âme une parfaite harmonie. Je vois des prairies ruissellantes de rosée et embaumant l'horizon de beauté.

— Tu négliges trop l'observation, dit Nabih.

— Peut-être, dit Zoère, mais j'ai la plus belle rose de la vie.

— Tâche de préciser tes expressions, Zoère, cela te fera beaucoup de tort, personne ne te comprendra.

— Je ne vis pas pour être comprise par la foule, lui dit Zoère ; si mes expressions te paraissent graves, c'est parce que tu es toujours en train de disséquer les éléments vitaux. Tu ne sens donc pas que la vie se voile de brume aux yeux des médiocres, tandis qu'elle resplendit de clarté pour les âmes qui savent atteindre ses hauteurs ?

— Pourquoi, reprit Nabih, fais-tu de ton âme un monde personnel, et pourquoi fermes-tu ton cœur ?

— As-tu jamais regardé la marguerite ? demanda Zoère.

— Oui, répondit Nabih tout étonné.

— Dis-moi ce que tu penses de cette fleur.

— Je pense, répondit Nabih, que c'est une fleur aux pétales blancs plus développés que les fleurs aux pétales jaunes.

— C'est tout ce que tu penses d'elle, demanda Zoère ?

— Oui c'est tout, dit Nabih.

— Elle ne personnifie rien pour toi ? demanda Zoère.

— Non, dit Nabih, que veux-tu qu'une fleur personnifie ?

— Eh bien, Nabih, tu ne comprendras jamais ce qu'il y a dans mon âme. Je ne blâme point ton caractère ; mais tu ne verras dans la rose qu'une fleur aux pétales vermeils.

— Oui, certainement, dit Nabih, la rose n'est qu'une fleur aux pétales vermeils et sa couleur console mes yeux. Je t'ai souvent offert des roses en témoignage de mon amour.

— Si je les ai acceptées, dit Zoère, de tes mains fiévreuses, c'est parce que j'ai cru que ton amour était symbolisé dans cette fleur.

— Je t'aime, Zoère, et j'aime te serrer dans mes bras.

— Et c'est tout ?

— Que pourrai-je donc trouver de plus beau pour honorer ton corps frémissant de jeunesse ?

— Il me semble, dit Zoère, que si j'aimais ce ne serait pas seulement le corps de mon bien-aimé qui me remplirait de fièvre d'amour, mais que l'extase de son âme ferait germer dans ma vie toute la splendeur de la beauté.

— Alors, dit Nabih, tu méprises le monde physique ?

— Non, répondit Zoère, mais je veux que le monde physique soit un symbole de la sérénité des âmes. Les arbres ne signifient pas seulement pour moi le bois qui porte des pétales agréables aux narines et qui sert à nous chauffer pendant l'hiver. Non, les branches verdoyantes sont le symbole que la terre inerte verse dans le sein des cieux.

— Mais n'admires-tu pas, dit Nabih, ce bois matériellement conçu ?

— J'aime tous les symboles, dit Zoère, car ils approchent la divinité où mon âme se ravit de vivre.

— Moi, dit Nabih, j'aime les arbres, parce qu'ils sont solides et beaux et je ne te cacherai pas, Zoère, que j'aime grimper sur eux.

— Mais quand tu y grimpes, demanda Zoère, qu'est-ce que tu sens ?

— Je sens que mon cœur palpite à sa guise et que je respire à pleine poitrine.

(*A suivre*). Tewfik FAHMY.

pour faire vivre ». Il veut être un esprit émancipé, car « il n'y a qu'un homme qui ne soit pas superstitieux, c'est celui qui ne croit qu'à ce qui lui est démontré. » Perspicace, il a vu que « dans toutes les actions qui paraissent les plus généreuses, il n'y a que de l'égoïsme. »

Claude Tillier, exprimé par son héros Benjamin, fut un amant de la nature et de la vie naturelle. Parce qu'il le fut, il fut un hors du troupeau littéraire.

C'est pourquoi les officiels répartiteurs de littérature aux jeunes et au peuple l'ont oublié dans la confection de leur catalogue des médiocrités écrivantes.

Lisons-le. L'étude de la littérature, œuvre d'art, est un facteur de vie meilleure. Car les ouvrages littéraires, produits d'individus, sont, par là, des façonneurs d'individus. L'œuvre de Claude Tillier a sa belle part de puissance éducative.

Jean-Louis DELVY.

Trois Mots aux Amis

Nous prévenons les copains que toutes les communications, les trois mots et tout ce qui a rapport au journal, doit nous parvenir le LUNDI SOIR, dernier délai.

PRIERE aux camarades qui nous font des commandes d'écrire lisiblement leurs nom et adresse. Cela pour éviter des erreurs ou retards.

Raymond Fosset, Lagaloche. — Lettres pour vous au journal.

Léo Motier. — Erreur. Abon. finit au 439.

D'hutill. — Reçu mandat.

Delincourt est prié donner adresse exacte.

J. Bluette. — Avons reçu copie mais pas le mandat dont tu nous parle.

Ducauroy Ovide. — Adresse mal mise. Excuse-nous.

Morra Angelo. — Merci pour les journaux. Nous recevons toutes les coupures nous intéressant.

Bernard. — Reçu mandat. Distribue les invendus.

Henri Offroy. — Avons oublié d'insérer ta communication. Excuse-nous. — Ce que tu as laissé nous sert toujours. Merci.

Un camarade pourrait-il nous prêter *L'Assommoir*, de Zola ? L'apporter au journal.

A vendre au profit d'un prisonnier : Lit en fer, en bon état, à deux personnes. Ecrire ou passer au journal.

L'Anglais annonce à Félix qu'il y a lettre poste restante Paris.

Dubois. — Ta carte n'expliquant rien, nous avons remis les 2 francs à Poyré, à sa sortie. Dupont.

Un copain désire acheter une balladeuse d'occasion. Ecrire à Bégonia, au journal.

Stephen Mac Say enverra les deux livres (Révoltes et Sanglots) de Flancain, à Charles Machu, 71, rue de la Montagne, Marchienne-Docherie, Hainaut (Belgique).

Flancain prie les copains de ne plus rien envoyer à son adresse de Marchienne-au-pont.

La Pendule. — J'ai la petite, la grande, quand tu pourras ; viens vendredi 9 heures.

Camarade camelot demande à entrer en relation avec copain de Roubaix ou Tourcoing, pour achat de dentelles. Ecrire à Demaille Henri, poste restante, Le Havre.

Copain matelassier désirerait acheter une cardeuse 2me grandeur. Ecrire à J. Daénés, 5, rue du Marché, à Livry (Seine-et-Oise).

Copain camelot désirerait acheter lingerie en solde. Ecrire à Genel, au journal.

Camarade désire solder de la coutellerie, prix du gros. Ecrire 1 - 13 - 113, rue Nationale, 13, Paris (XIII).

A BAS LES VIEUX !

par René BROCHON

L'exempl. 5 centimes. | En vente à *l'anarchie*.

Les théories anarchistes

par André LORULOT

Un volume, broché, 3 fr. 50, relié, 4 fr.

Franco : 3 fr. 85 et 4 fr. 40 pour la France ; 4 fr. et 4 fr. 60 pour l'étranger.

EN VENTE à l'anarchie *et à* l'Idée Libre.

L'Apologie du Crime

par **MAURICHUS**

L'exempl. : **0,10** -:- Le cent : **5 fr.**

L'Amour libre

par **Madeleine VERNET**

5 cent. l'exempl. — **3,50** le cent franco

L'Anarchiste à la Foule

MONOLOGUE

par **Robert LANOFF**

*EN VENTE : chez l'Auteur, 15, rue Gérando (IXe), à l'*Idée Libre, *et à* l'anarchie, *au prix de* 0 fr. 15.

Où l'on se voit, Où l'on discute

ÉCOLE D'ORATEURS. — Salle Leveau, 88, avenue Parmentier (métro Parmentier). Mardi 1 Juillet, à 8 h. 1/2 : Cours de français, par Colomer. Jeudi 3 juillet : Les théories anarchistes, par Mauricius.

FOYER ANARCHISTE DU XIe. — Salle du 1er à l'U. P. Samedi 28 juin, à 8 h. 1/2. Causerie par un camarade.

GROUPE DU Vme et XIIIme. — Mercredi 2, à 8 h. 1/2 du soir, Maison des Syndiqués 117, boul. de l'Hôpital, causerie.

GROUPE ANARCHISTE DE CLICHY. — Vendredi 27 juin, à 8 h. 1/2 du soir, causerie entre copains.

GROUPE LIBERTAIRE DU XVe. — Salle de l'Eglantine parisienne, 61, rue Blomet. Mardi 1er Juillet, à 8 h. 1/2, causerie par un camarade. Projet d'une ballade en camaraderie dans les environs de Paris.

GROUPE ANARCHISTE DU XVI. — Se réunir tous les vendredis, 24, rue Wilhem.

LE MILIEU LIBRE. — Dimanche 29 Juin rendez-vous de tous les camarades adhérents et des autres copains, s'intéressant à notre œuvre, au quai de la Pie, 59 bis à St-Maur-des-Fossés, dans les locaux du Milieu Libre.

GROUPE D'ÉTUDES SOCIALES de Londres. — Tous les Samedis, à 8 h. 1/2, 9 Manette Street, Charing Cross, à Londres Causerie par un copain.

LIBRES ENTRETIENS. — Salle Beyersdorfer, 69 rue de l'Hôtel-de-Ville. — Tous les 1er, 3e et 5e mardis de chaque mois.

MARSEILLE. — Les copains se réuniront dorénavant, tous les samedis soirs, à 8 h. 1/2 Bar-Restaurant, 150, Boulevard de Paris. Tous les dimanches, réunion à St-Louis, à la Poudrette, bar Marguaillan.

ANICHE. — Dimanche 29 juin. Causerie entre copains. A 6 h. salle de la Gare.

TOULOUSE. — Groupe d'Education sociale. Tous les samedis causerie par un copain, café Morin, Bd de Strasbourg ; les copains trouveront l'*anarchie* aux Kiosques, avenue Lafayette et place du Capitole.

PUTEAUX. — Groupe d'Études sociales. — Les camarades sont invités à assister en masse à la conférence néo-malthusienne, jeudi 26 juin, chez Paulus, 73, rue de Paris.

St-CHAMOND. — Tous les samedis soir, à la salle de la Bourse du Travail, rue Jeanne d'Arc, causerie entre copains.

JEUNESSE LIBRE DE TOULON. — Dans le but de créer de l'agitation au sujet des trois ans, les copains Toulonnais adressent un appel de fonds à tous les camarades anarchistes, individualistes, révolutionnaires de la cité. Les adhésions et cotisations sont reçues, 14, rue Nicolas Langier, premier étage, tous les soirs de 5 h. 1/4 à 7 h. 1/2.

Un peu de librairie

Editions de l'anarchie

		Le 100 franco
E. Armand. — *Mon point de vue de l'anarchisme individualiste*	» 05	1 50
— *L'Anarchisme comme vie et activité individuelle*	» 05	1 50
— *La Procréation volontaire au point de vue individualiste*	» 10	6 »
— *Qu'est-ce qu'un anarchiste?*	1 »	
Manuel Devaldès. — *Réflexions sur l'individualisme*	» 15	12 »
Ego. — *Illégalisme et légalisme*	» 5	1 50
R. Lanoff. — *De la rue Ordener aux Aubrais*	» 05	1 50
A. Libertad. — *Le Culte de la charogne*	» 05	1 50
G. Etiévant. — *Un Anarchiste devant les tribunaux*	» 10	7 »
A. Lorulot. —		
— *La Duperie des retraites ouvrières*	» 05	1 50
— *Une Révolution est-elle possible?*	» 10	7 »
— *L'Individualisme (doctrine de révolte)*	» 10	7 »
— *Socialisme ou anarchie*	» 20	14 »
Anna Mahé. — *L'Hérédité et l'éducation*	» 15	10 »
Madeleine Vernet. — *L'Amour libre.*	» 05	3 50

Autres éditions

		le cent franco
A. Boyer. — *Evolution de la substance*	» 20	
E. Armand: *Les ouvriers, les syndicats et les anarchistes*	0 10	»
G. Butaud. — *Etude sur le travail*	» 10	
— *Qu'est-ce que la beauté?*	» 15	
E. Chapelier. — *Ayons peu d'enfants!*	» 20	
J. Denis. — *Cours d'hypnotisme et d'éducation de la volonté.*	» 25	
Haël. — *Contre la guerre* (pièce)	» 20	
Emile Henry. — *Déclarations en Cour d'assises*	» 05	1 50
C. Hervé. — *La philosophie du bonheur*	» 30	
Emile Hureau. — *L'ascension de la science*	» 10	
Jacob. — *Pourquoi j'ai cambriolé*	» 05	1 50
Emilie Lamette. — *L'éducation rationnelle de l'enfance*	» 10	
F. Kolney. — *La grève des ventres.*	» 10	
A. Legeret. — *Cris de haine, paroles d'amour*	» 10	
Dr Legrain. — *Contre deux fléaux: l'alcool, le tabac*	» 20	
Levieux. — *Hommes libres, policiers, magistrats*	» 05	2 50
A. Libertad. — *Le travail antisocial et les mouvements utiles.*	» 15	
A. Lorulot. — *Causeries sur la civilisation*	» 20	
— *Les vrais bandits*	» 10	6 »
— *Le mensonge électoral*	» 05	3 »
— *Une expérience communiste.*	» 10	
— *Fusilleurs et fusillés*	» 10	6 »
— *L'idole patrie*	» 15	12 »
— *L'individualisme anarchiste et le communisme*	» 10	6 »
— *La vie nomade*	» 10	6 »
— *Le problème des sexes*	» 05	3 »
Mauricius. — *L'apologie du crime.*	» 10	5 »
Madeleine Pelletier. — *Le droit à l'avortement*	» 20	
Rédan. — *Les criminels devant la justice*	» 10	5 »
F. Stackelberg. — *La mesure du temps*	» 05	3 50

VOLUMES

Kropotkine. — *L'anarchie*	1 »	1 10
— *Autour d'une vie*	3 50	3 75
— *L'entr'aide*	3 50	3 75
Kropotkine. — *La science moderne et l'anarchie.*	3 50	3 75
John Henry Mackay. — *Les anarchistes*	3 50	3 75
Malato. — *La philosophie de l'anarchie*	2 75	3 »
S. Faure. — *La douleur universelle.*	3 50	3 75
Louise Michel. — *La Commune*	3 50	3 75
J. Sautarel. — *Philosophie du déterminisme*	3 50	3 75
Max Stirner. — *L'unique et sa propriété*	3 50	3 75
Léon Tolstoï. — *Paroles d'un homme libre*	3 50	3 75
H. Spencer. — *L'éducation morale, intellectuelle et physique.*	2 »	2 25
A. France. — *Les Dieux ont soif*	3 50	3 75
S. Mac Say. — *La laïque contre l'enfant*	2 »	2 25
Ostwald. — *L'énergie*	3 50	3 75
C.-A. Laisant. — *La barbarie moderne*	2 »	2 25
G. Le Bon. — *Les opinions et les croyances*	3 50	3 75
M. Artzybacheff. — *Sanine* (roman).	3 50	3 75
H.-J. Wells. — *Anne Véronique* (roman)	3 50	3 75
H. Spencer. — *Qu'est-ce que la morale?*	2 »	2 80
— *L'éducation*	2 »	2 80
— *L'individu contre l'Etat*	2 50	2 75
G. Bolsche. — *Descendance de l'homme*	1 50	1 65
Louis Büchner. — *Force et matière.*	2 »	2 20
— *L'homme selon la science*	2 »	2 20
Ch. Darwin. — *L'origine des espèces*	2 50	2 75
— *La descendance de l'homme.*	3 »	3 25
A. Dodel. — *Moïse ou Darwin?*	1 50	1 75
Dr Fauvelle. — *La physico-chimie.*	2 25	2 50
Dr Galtier-Boissière. — *La femme* (pour soigner les maladies vénériennes, sexuelles et urinaires)	2 50	2 75
H. Guède. — *La géologie*	1 95	2 25
Guilhermet. — *Comment se font les erreurs judiciaires*	2 »	2 30
Yves Guyot. — *La science économique*	1 95	2 25
Haëckel. — *Les énigmes de l'univers*	2 »	2 25
— *Les merveilles de la vie*	2 50	2 80
— *Origine de l'homme*	1 »	1 15
— *Le monisme*	1 »	1 15
— *Religion et évolution*	1 50	1 70
J.-F. Herbart. — *Comment élever nos enfants*	2 »	2 25
A. Hovelaque. — *La linguistique*	1 95	2 25
Th. Huxley. — *Du singe à l'homme.*	2 »	2 25
Issaurat. — *La pédagogie*	1 95	2 25
Dr Laloy. — *L'évolution de la vie.*	2 50	2 70
J. Lamarck. — *Philosophie zoologique*	2 »	2 25
J. de Lanessan. — *La botanique*	1 95	2 20
J. Laumonier. — *La physiologie générale*	1 95	2 25
A Lefèvre. — *La philosophie*	1 95	2 25
— *L'histoire*	1 95	2 25
E. Lesigne. — *L'irreligion de la science*	2 »	2 25
Ch. Letourneau. — *La biologie*	1 95	2 25
— *La sociologie*	1 95	2 25
— *La psychologie ethnique*	1 95	2 25
G. et A. de Mortillet. — *La préhistoire*	1 95	2 25
Han Ryner. — *Le cinquième Evangile*	3 50	3 80
— *Les paraboles cyniques*	3 50	3 80
Dr Nicati. — *Philosophie naturelle.*	3 50	3 75
— *Psychologie naturelle*	1 95	2 25
J.-M. Pargame. — *L'origine de la vie*	1 50	1 75
J. Nergal. — *Evolution des mondes.*	1 50	1 70
F. Le Dantec. — *L'égoïsme seule base de toute société*	3 50	3 75
— *La science de la vie*	3 50	3 75
— *La lutte universelle*	3 50	3 75
— *Le déterminisme biologique et la personnalité consciente*	2 50	2 75
Le Dantec. — *Les influences ancestrales*	3 50	3 75
— *Le chaos et l'harmonie universelle*	2 50	2 75
Liard-Courtois. — *Souvenirs du bagne*	3 50	3 75
— *Après le bagne*	3 50	3 75
Ch. Albert. — *L'amour libre*	3 50	3 75
G. Bessède. — *L'initiation sexuelle.*	3 »	3 30
J. Marestan. — *L'éducation sexuelle.*	2 50	2 85
Frank Sutor. — *Génération consciente*	» 75	» 80
Dr Liptay. — *Préservation sexuelle.*	» 75	» 80
— *Bréviaire de la femme enceinte*	3 50	4 »
— *Prophylaxia sexualis* (Bréviaire des époux)	3 50	3 90
— *Pour ou contre Malthus*	1 25	1 40
— *La vie sexuelle des monstres.*	4 »	4 50
— *Bréviaire du fumeur*	1 50	1 70
— *Le Dieu-Sandwich*	» 75	» 85
G. Hardy. — *Moyens d'éviter la grossesse*	1 25	1 40
Miss Suzie. — *Préservation et éducation des sexes*	2 »	2 20
Dr Nystrom. — *La vie sexuelle et ses lois*	6 »	6 50
Dr Lafeuille. — *L'avortement*	4 »	4 30
G. Hardy. — *La loi de Malthus*	» 75	» 85
Coupe du bassin de la femme (colorié)	» 15	» 20

Il est évident que nous pouvons procurer aux camarades tous les livres qu'ils désirent, indépendamment de ceux que nous annonçons — uniquement pour faciliter leur choix.

En nous réservant leurs commandes, ils contribueront au développement de notre travail.

Imp. spéciale de « l'anarchie ».

TRAVAIL EN CAMARADERIE

L'Imprimeur-Gérant : G. LAUDOUARD.